

dans le *Cincinnati Lancet and observer*, d'avril 1860. On y trouvera la réfutation de chacun des arguments du Prof. Lawson. Pour le Dr Hibberd, le changement de méthode dans le traitement des inflammations aiguës, ne serait rien moins que la suite des observations acquises dans la pratique de la secte homœopathe. Peut-être cette expérience indirecte n'a-t-elle pas été sans influence sur beaucoup de médecins américains; toutefois, je ne crois point que l'on puisse sérieusement invoquer cette explication pour notre pays.

Il est cependant un passage de l'article du Prof. Lawson, sur lequel j'ai à faire une remarque, et cela, tout simplement pour rétablir dans son exactitude, un fait qui aura sans doute excité quelque surprise. Faisant allusion à l'auteur, le Prof. Lawson termine son article par le trait suivant. « Il en était là quand une inflammation vint, à l'improviste, le saisir sans respect! Le cas du Dr Bennett réclame la saignée! Son collègue le Prof. Miller nous informe que sa constitution sthénique supporta noblement cette déplétion. Ainsi la main de la providence apportait un enseignement plus éloquent que les tableaux statistiques et que les révélations microscopiques. » Le Dr Hibberd observe à propos de ce passage : « La conclusion naturelle de tout cela, c'est que Dieu affligea le Prof. Bennett d'une inflammation, comme pour le convaincre, par le plus efficace des moyens, de l'erreur de ses opinions thérapeutiques. Laisant de côté l'impiété de cette phrase, il est encore deux raisons qui auraient dû empêcher le Prof. Lawson de l'écrire. D'abord, le Prof. Bennett admet que la saignée soulage la douleur et convient même dans ce but, quand on n'a point à craindre de prolonger la maladie ou de retarder la convalescence; en second lieu, en se confiant aux soins du Prof. Miller, il est vraisemblable que c'était à la condition de se conformer, dans la circonstance, aux vues du Prof. Miller et non point aux siennes propres. »

Au reste, voici comment les choses se sont passées.

En 1838, ayant été atteint d'une légère pleurésie du côté gauche, l'auteur fut sollicité par le confrère qui lui donnait ses soins (et ce n'était pas le Prof. Miller) d'essayer l'effet de l'application de six sangsues, afin de diminuer la douleur du point de côté. Quatre sangsues seulement s'attachèrent et prirent environ deux onces de sang. Comme on le pense bien, il n'en sortit absolument aucun effet. En ce moment même, la controverse au sujet des émissions sanguines était dans son plein et le bruit que l'auteur de la fameuse théorie s'était laissé lui-même saigner pour une pleurésie, était une trop bonne occasion de lancer un bon mot, pour la laisser échapper. Aussi, l'on jugera du succès d'hilarité que produisit, à la Société Médico-Chirurgicale, la lecture du passage suivant de l'adresse de congé du Prof. Miller : « Les émissions sanguines antiphlogistiques n'ont point totalement disparu de la pratique judicieuse de la médecine et de la chirurgie. Même dans celle-là, il se rencontre encore des cas, beaucoup moins fréquents sans doute aujourd'hui que jadis, dans lesquels la saignée n'a pas cessé d'être fort utile, pour ne point dire absolument essentielle à un prompt et entier rétablissement. Ce fait, nous avons le regret de le constater, vient de recevoir dans la personne même du coryphée des abolitionnistes une éclatante confirmation. Nous sommes bien fâché qu'une semblable maladie soit venue réclamer un tel remède; Cependant, nous sommes heureux d'avoir ainsi une entière assurance de ce que nous avons hardiment prédit, connaissant ses antécédents, que sa constitution appartient toujours au type sthénique et que non seulement elle permette, mais encore réclame le remède héroïque dont elle supporte l'application avec une parfaite impunité. Puisse-t-il en être longtemps ainsi. »

Sir Thomas Watson, qui prit une part si active dans la controverse au sujet des émissions sanguines, en 1837-38, et se fit remarquer par son opposition aux idées nouvelles, écrivait le 19 avril 1866, et il ne se défend pas de le publier : « Un examen scrupuleux des faits et des arguments apportés de part et d'autre, dans la discussion concernant la récente théorie d'un changement de type morbide, me force à reconnaître que mes opinions d'autre fois étaient erronées. » En terminant ce sujet, l'auteur éprouve une vive satisfaction de pouvoir invoquer en faveur de ses idées, un aveu aussi franc et aussi honnête. Ceux-là en comprendront l'importance, qui savent l'influence qu'est appelée à exercer, l'opinion d'un homme aussi haut placé que le Dr Watson, dans l'estime de ses confrères et de ses compatriotes.

COUP D'OEIL SUR LES MOYENS ACTUELS DE TRAITEMENT.

Les progrès récents du diagnostic et de la pathologie devaient naturellement amener les médecins à contrôler, à la lumière des nouvelles doctrines, les anciennes méthodes de traitement. En effet, s'il est prouvé que les principes qui servirent de guides à nos prédécesseurs sont inexacts, il y a toute raison de présumer également que leur pratique était loin d'être irréprochable. Aussi, l'expérience contemporaine l'a démontré, beaucoup de règles adoptées dans le traitement des maladies et jouissant, il y a vingt ans, d'un crédit pour ainsi dire universel dans le monde médical, ne sont rien moins que justes. Les vertus attribuées, par habitude ou par tradition, à une multitude de drogues, n'étaient, dans la plupart des cas, que des suppositions tout-à-fait gratuites. Le moment est donc venu de vérifier les enseignements de l'antiquité et d'en contrôler les observations empiriques. Il faut non seulement continuer l'étude de la pathologie au lit du malade, en s'aidant de toutes les ressources de la science moderne, mais il est nécessaire de réunir tous les efforts, afin d'arriver à établir de nouvelles et de meilleures règles de pratique pour l'avenir. C'est dans ce but que je me propose d'entrer dans quelques considérations sur les moyens de traitement dont la science dispose de nos jours. Je les rangerai sous les trois chefs suivants : diététique, hygiène et matière médicale.

DIÉTÉTIQUE.

Nous avons établi précédemment, qu'entre tous les moyens curatifs dont nous disposons, il n'en est point de plus puissant qu'un régime réglé, tant sous le rapport de la quantité que sous celui de la qualité des aliments (p. 260). Cependant, on s'est généralement si peu attaché à ce fait, que c'est tout au plus, si l'on a daigné reconnaître dans l'alimentation un agent curatif. Dans la plupart des observations et même dans bon nombre de cas dont les histoires nous sont relatées, il n'est pas même fait mention du régime : au contraire, le succès ne manque point d'être entièrement attribué aux drogues prescrites. S'il est pourtant un fait avéré, c'est qu'une foule d'affections ne demandent pas autre chose pour guérir, que l'emploi

d'un régime approprié et, disons-le en passant, ce ne sera point une des moindres conquêtes faites dans le domaine de notre art, que la détermination de ces maladies. Nous allons examiner cette question succinctement, au point de vue des aliments et des boissons.

Aliments. — Il est bien établi aujourd'hui, que plusieurs de ces affections, auxquelles on se croyait tenu, autrefois, d'opposer la méthode antiphlogistique, guérissent parfaitement rien qu'en accordant à l'estomac, en temps opportun et par degrés soigneusement ménagés, une alimentation substantielle. Parmi ces maladies, je rangerai hardiment la grande majorité des inflammations tant internes qu'externes, les fièvres essentielles et éruptives, et une foule de désordres nerveux caractérisés par du délire, des convulsions et une perversion des sens. Un nombre considérable d'affections occasionnées par des poisons morbides, exigent que l'on soutienne les forces de l'économie, jusqu'à ce que le poison ait eu le temps d'être éliminé. Telle est l'explication de la plupart des guérisons de la petite vérole, de la rougeole et d'autres affections semblables. On peut en dire autant des empoisonnements par l'opium, par le mercure, par le plomb, par l'alcool, etc. D'ailleurs, les recherches faites en vue de découvrir des antidotes ont échoué, comme nous le verrons plus tard. Depuis nombre d'années, le seul traitement employé dans mes salles contre le delirium tremens, a consisté simplement dans l'administration graduée de substances nutritives, et presque tous les cas exempts de complications guérissent par cette simple méthode (voir Delirium tremens).

Une autre catégorie de maladies disparaissent en ajoutant ou en soustrayant au régime, les principes alimentaires dont l'économie manque ou surabonde. Telle me paraît être la classe entière des affections scrofuleuses et tuberculeuses. Elles ont pour point de départ une insuffisance ou un défaut de la nutrition; ce vice est lui-même sous la dépendance d'un manque d'assimilation des matières grasses, dont les tissus adipeux se constituent. Aussi, ce sont ces principes gras, que nous nous hâtons de fournir directement à l'économie, en administrant de l'huile de foie de morue, en recommandant le lait, le lard et les autres aliments riches en graisse. L'huile de foie de morue peut donc être considérée comme un remède diététique. Le scorbut tient au manque d'une alimentation fraîche, animale ou végétale. En donnant du jus de citron et des végétaux frais, nous ne faisons que rendre au régime ce qui lui manquait et le mal ne tarde pas à se guérir. Le scorbut s'était déclaré dans le pénitencier de Perth; le Dr Christison soupçonna que le mal provenait de la substitution de la mélasse à l'usage du lait frais. Il suffit de revenir à ce dernier pour faire disparaître l'épidémie. Un grand nombre de maladies, au contraire, ont leur source dans un excès d'alimentation ou seulement de quelques principes nutritifs particuliers. Un régime trop fortement animalisé prédispose à la goutte et à la pléthore. L'abus du vin ou des spiritueux amène des dispepsies et divers autres maux. L'usage excessif

du thé surexcite le système nerveux, et ainsi du reste. S'abstenir de la cause excitante, dans ces cas, suffit ordinairement pour en faire disparaître les effets. D'autres fois, il est nécessaire de recourir à l'exercice ou de stimuler l'une ou l'autre sécrétion ou excrétion, afin d'éliminer le résidu de la digestion : en cela on ne fait que se conformer aux enseignements de la physiologie concernant la fonction de nutrition, comme nous l'avons vu précédemment (p. 168). Il nous suffit, pour le moment, d'avoir montré l'importance, au point de vue thérapeutique, et l'influence curative directe, sur une foule de maladies, d'un régime sagement approprié. Cessons donc de subordonner le régime au traitement par les drogues, ou plutôt, reconnaissons le comme l'agent principal de la guérison d'un grand nombre de maladies des plus graves. Ce serait une erreur de croire que toutes les maladies guérissant par le régime le font par les seules forces de la nature et pourraient se passer de l'intervention du médecin. Dans un sens, il est vrai, c'est à la nature qu'il faut rapporter toutes les guérisons. Cependant, il faut souvent plus de science et de tact à un médecin, pour diriger un régime afin d'arriver à guérir insensiblement une affection donnée, qu'il n'en faut pour prescrire des drogues qui produisent des effets plus manifestes, quoique souvent bien moins efficaces. Toujours est-il que le recours régulier à l'arsenal thérapeutique pour combattre les symptômes, bien qu'il puisse en résulter un soulagement momentané, finit très souvent par rendre ces symptômes plus opiniâtres et même par amener des lésions qui n'existaient point d'abord. L'abus des purgatifs nous en offre journellement des exemples.

Les recherches récentes du Dr E. Smith, ont montré l'insuffisance des données classiques, au sujet de ce qui constitue un régime convenable et réparateur pour des individus dans certaines conditions, et notamment pour les soldats, pour les marins, pour les ouvriers, pour les prisonniers et pour les pauvres. Non seulement ces classes sont d'ordinaire livrées à un mauvais régime, mais, même dans nos écoles publiques et privées, les jeunes gens sont trop fréquemment nourris d'une manière insuffisante, et cela, à une époque où la croissance exige une alimentation substantielle.

Les préjugés aussi, conduisent certains parents à restreindre la nourriture de leurs enfants et cela en vue de bien faire, mais en réalité au grand détriment de ces enfants. En effet, il en résulte une profonde débilité de constitution, à laquelle ils succombent tôt ou tard. L'ignorance du public en fait de diététique a, naguère encore, paru dans tout son jour par l'adoption inconsidérée du système recommandé par M. Banting, dans le but de remédier à l'obésité. Si ce Monsieur eut été un médecin ou un savant, il est probable qu'on n'eut pas fait la moindre attention à ses idées. Mais par la simple raison qu'il n'est ni l'un ni l'autre, son système a été reçu à bras ouverts. Toutefois, l'expérience n'a point tardé à démontrer que ce qui pouvait être utile à quelques uns, avait ébranlé profondément la santé d'une foule d'autres auxquels ce régime ne convenait point. Tous ces faits et d'autres analogues, doivent convaincre de la

souveraine importance du régime, non seulement pour entretenir la santé mais encore dans un but curatif, quand on sait le diriger comme il convient.

Il faut bien l'avouer, cependant, nos connaissances sont encore très imparfaites au point de vue des effets thérapeutiques du régime. Nous avons vu que les aliments, peu importe leur provenance, animale ou végétale, doivent se composer d'éléments albumineux, hydrocarbonés et minéraux. Ces généralités physiologiques ont été exposées précédemment (p. 170), mais nous ne nous dissimulons point leur imperfection. Il nous importerait surtout de connaître l'influence des différentes substances alimentaires sur les constituants moléculaires des tissus, comme aussi les métamorphoses intimes de composition et de structure qu'ils subissent, dans les diverses phases de l'assimilation et des fonctions sécrétoires et excrétoires. A mesure que nous avancerons dans notre étude, ces principes nous apparaîtront dans toute leur clarté et nous apprendrons à déterminer dans quel sens les substances diététiques doivent être dirigées dans le traitement des divers états pathologiques. De nos jours, l'attention s'est portée vivement sur ce sujet : je tâcherai de ne point m'écarter du point de vue pratique, tant dans la question physiologique qu'à l'égard des moyens de prévenir et de guérir les maladies.

Boissons. — Nous aurons à étudier : 1° *les boissons nutritives*, comprenant le lait, la soupe, les bouillons et diverses boissons farineuses ou mucilagineuses. Ce ne sont, à vrai dire, que des aliments liquides, dont l'estomac absorbe d'abord la partie aqueuse, pour exercer ensuite son action sur le restant, comme sur le premier aliment solide venu. On ne pourra donc les employer dans certains cas où la digestion ne se fait plus, s'il y a manque absolu ou sécrétion difficile de suc gastrique ; 2° *les boissons alcooliques*, comprenant la bière, le vin et les liqueurs. On a longuement débattu la question de savoir si ces liquides ont des propriétés nutritives ou sont purement stimulants ; en d'autres termes, si leurs éléments carbonés entrent dans de nouvelles combinaisons au sein des tissus et servent à leur nutrition, ou bien, au contraire, si l'alcool est excrété en nature et ne subit aucune transformation dans l'économie. On admet qu'une grande partie de l'alcool est exhalée ou expulsée hors du corps, sans être modifiée, mais on ne peut affirmer qu'il en soit ainsi du tout. Quoi qu'il en soit de cette discussion, il n'y a guère de doute, dès-à-présent, que ces boissons doivent tenir une grande place en thérapeutique. Beaucoup de médecins reconnaissent leur utilité à titre de médicament, bien qu'ils les proclament nuisibles ou au moins indifférentes à l'alimentation durant la santé. Dans tous les cas de débilitation de l'organisme, comme à la suite d'affections aiguës ou chroniques, elles soutiennent fréquemment les forces générales, alors que des aliments ou même des boissons nutritives ne seraient point supportés, et l'emploi général que l'on en fait, à présent, à titre de toniques et d'agents restaurateurs, constitue l'un des caractères principaux de la médecine pratique contemporaine ; 3° *les boissons aromatiques ou*

astringentes comprennent le thé, le café, la chicorée, le cacao, le chocolat et les liquides acidulés, comme la limonade. C'est un fait digne de remarque, que si d'un côté l'usage de la bière et des spiritueux diminue, chez les nations civilisées, celui du thé et du café prend, d'autre part, une extension plus grande. La chimie n'est pas encore parvenue à nous donner la raison de ce fait physiologique que ces agents sont des stimulants énergiques du système nerveux, sans produire toutefois les effets narcotiques de l'alcool. De même que ce dernier, cependant, ils déterminent souvent des dyspepsies, la diminution de l'appétit et des troubles gastriques ; leurs vertus thérapeutiques, sont des plus précieuses ; 4° *eaux minérales*. Toutes les eaux contiennent en dissolution certains principes minéraux, et leur ingestion, ou plutôt leur absorption, amène ces derniers à se combiner avec les liquides et les tissus de l'économie. Les eaux sont dites minérales, lorsque les principes minéraux sont en excès. Les vertus thérapeutiques de ces eaux sont aussi variées que leur composition chimique : les unes sont laxatives, d'autres astringentes, certaines doivent leurs propriétés à des sels terreux, d'autres à différents métaux. On vient même, à l'aide de l'analyse spectrale, de découvrir dans certaines sources minéralisées, de nouveaux métaux : le césium, le rubidium, le thallium et l'indium, à la présence desquels, malgré leur proportion excessivement minime, on n'a pas manqué d'attribuer des vertus médicinales. Ce n'est point ici le lieu de traiter ce sujet. Bornons-nous à faire observer que, si une alimentation défectueuse est une cause fréquente de maladie, il en est de même de l'usage d'eaux impures et de mauvaise qualité. Aussi, de nos jours, cette question a-t-elle attiré toute l'attention de ceux qui s'occupent de salubrité publique.

MOYENS HYGIÉNIQUES.

Sous ce titre je comprends une multitude de conditions physiques nécessaires, non-seulement à la conservation de la vie, mais encore au maintien de la santé. Bien qu'ils ne les aient jamais totalement négligées, les médecins ont tenu trop peu de compte de ces conditions. Dans leur ardeur à vouloir trouver des remèdes dans la matière médicale, ils ont souvent perdu de vue les causes morbides, dont l'éloignement est néanmoins la méthode évidente d'amener la guérison. Nous devons cependant nous borner à quelques considérations écourtées sur les plus importants de ces sujets.

Exercice. — On comprend la nécessité, au point de vue physiologique, d'entretenir le système musculaire dans un état d'activité suffisante, lorsqu'on sait que l'une des forces agissant directement pour assurer le retour du sang veineux au cœur, c'est la pression qui en résulte sur les veines. La tonicité musculaire ne se borne pas à faire éprouver à la circulation une importante influence, elle exerce encore des effets sur la respiration,

sur l'état du sang, sur la nutrition en général et partant sur la chaleur animale. L'exercice musculaire entraîne une certaine dépense des forces contractiles, électriques et nerveuses il exerce même une influence plus ou moins marquée sur l'énergie mentale. Il est à remarquer que les personnes, dont la vie se passe dans les travaux corporels, sont, pour la plupart, fort peu aptes aux travaux de l'intelligence; le contraire s'observe également, car ceux qui surmènent leurs facultés intellectuelles, sont généralement maigres, faibles et peu capables d'activité corporelle. Nous rencontrons tous les jours, dans notre pratique, des personnes dont le mauvais état de la santé ne tient à rien autre qu'à un trouble dans l'harmonie indispensable entre la force de l'individu et l'exercice musculaire qu'il doit se donner en conséquence. Ce trouble dépend tout aussi bien de l'excès dans un sens que dans l'autre; tantôt il est général, et tantôt local. Quand il y a débilité, soit dans l'ensemble, soit dans une partie du corps, on a recommandé, pour y remédier, divers genres d'exercices, détaillés dans les ouvrages spéciaux qui traitent de la gymnastique. Leur utilité est incontestable, dans différentes sortes de déformations chez les jeunes sujets. Dans les nombreuses formes de dyspepsie et de faiblesse, occasionnées par une trop grande assiduité aux affaires ou à des occupations sédentaires, comme aussi dans les affections cachectiques où il faut stimuler l'appétit, dans des cas de paralysies et dans une foule d'autres maladies, on retirera les plus grands avantages des exercices actifs, tels sont : la marche, les courses à pied et à cheval, la natation, l'action de grimper, en un mot, les exercices gymnastiques en général, etc., etc. D'autres fois, on se trouve bien d'exercices passifs, comme des promenades en voiture, du massage, des frictions, etc., etc. Nous ne pouvons entrer ici dans de plus longues considérations sur la variété infinie des exercices actifs ou passifs recommandables à titre de moyens thérapeutiques. On les trouvera longuement détaillés dans les ouvrages d'hygiène. On les a même érigés en un système de traitement applicable à presque toutes les maladies; c'est au moins à ce point de vue qu'ils ont été considérés par Ling et par d'autres, sous le nom de kinésipathie (Κινέω, mouvoir et παθος, maladie).

Repos. — C'est une loi du monde organique que des intervalles de repos alternent avec des périodes d'activité. L'usure des tissus étant une conséquence naturelle de leur fonctionnement, celui-ci doit cesser pour qu'ils puissent réparer leurs pertes. Tout développement, comme toute sécrétion semble procéder par une succession de moments actifs et d'intervalles de repos. Les mouvements du cœur même, dont les battements semblent continus, se composent en réalité de contractions, de relaxations et de pauses, se suivant dans un ordre régulier. Les fonctions du système nerveux sont soumises à la même loi. Après s'être livré un certain temps aux exercices de la pensée, après avoir éprouvé une série de sensations ou avoir fait un certain exercice volontaire, on est enclin, sinon

même poussé impérieusement à s'en tenir éloigné pendant une certaine période. Cet état de suspension, c'est le sommeil. Au moment du réveil on se sent délassé, les muscles ont repris de nouvelles forces, les nerfs ont acquis une plus grande sensibilité et l'esprit lui-même se retrouve plus d'énergie. La maladie aussi est une sorte d'état actif et prédispose plus spécialement à l'usure des tissus; l'exercice sera donc opposé et le repos favorable à la guérison. Rien n'épuise aussi rapidement qu'une fièvre violente. La science doit à M. Hilton un excellent ouvrage, intitulé : *On the Influence of Mechanical and Physiological Rest in the Treatment of Accidents and Surgical Diseases, etc.* (1). Je vous recommande instamment la lecture de ce livre, lequel traite encore de la valeur diagnostique du symptôme douleur. Il y aurait lieu, également, d'écrire un chapitre fort intéressant sur le rôle thérapeutique de la douleur. En effet, en bien des cas, en obligeant l'individu à ne pas se remuer, elle concourt à produire ce repos si nécessaire à la guérison. Ce principe, dont M. Hilton examine les applications en chirurgie, trouverait également sa place en médecine. En général, lorsque les organes internes sont malades, il faut, autant que possible, ne point les exciter à l'action. Parfois, néanmoins, cela est nécessaire, quand il s'agit, par exemple, de surmonter un obstacle mécanique, comme dans les cas de constipation et d'oblitération des tubes rénaux. Il est une erreur des plus répandues dans le vulgaire, c'est de croire, lorsqu'une maladie débute dans un organe, qu'un exercice plus continu ou plus grand suffit parfois pour s'en débarrasser. Chez les gens des classes ouvrières auxquelles nous avons affaire dans nos hôpitaux, combien de fois n'arrive-t-il point de voir des pneumonies et d'autres affections graves, négligées à leur début, à raison de cet espoir, ou de cette formule : cela ne sera rien. Ces individus ont continué des travaux pénibles, et résisté à leur mal aussi longtemps qu'ils ont pu. A la fin ils sont obligés de céder, mais alors l'état morbide a pris une intensité inquiétante et les forces vitales chargées de résister au mal, sont déjà considérablement amoindries. Ce sont là les cas de rétablissement les plus pénibles et les plus longs, à la suite des maladies aiguës. D'ailleurs, la cessation de toute occupation de nature à amener de l'épuisement, le séjour au lit, sont, dans ces cas, les meilleurs adjuvants de la médication. Qu'on ne se méprenne point sur nos idées; en condamnant un organe au repos, il ne s'en suit point qu'il faille tenir les autres éloignés de toute action, par exemple de la distraction que procurent des études littéraires ou un changement de scène, à l'esprit des personnes employées à un travail manuel ou à quelque occupation monotone. Tel est encore le délassement et même l'effet corroborant qui suit une promenade, l'acte de ramer ou quelque autre exercice musculaire, chez les personnes condamnées à un emploi sédentaire ou à des occupations intellectuelles de longue haleine. Ainsi,

(1) *De l'influence du repos mécanique et physiologique, dans le traitement des accidents et des affections chirurgicales, etc.*

pour certaines personnes, c'est réellement se reposer que de bêcher dans un jardin ou de gravir une montagne, d'avoir une journée un peu rude de divertissements actifs ou d'entreprendre un long voyage.

Climat. — L'influence du climat, en médecine, appelle toute une série de considérations au sujet des conditions physiques particulières aux diverses localités, telles sont : la sécheresse, l'humidité, la pureté de l'atmosphère, la quantité de vent, l'égalité ou les changements de la température, l'altitude, la nature géologique du sol, la qualité des sources, la nature de la végétation, etc., etc., tous sujets que leur étendue nous empêche de traiter ici. Il n'est pas douteux non plus que la production et la marche des maladies ne soient considérablement influencées par les localités; la preuve en est qu'elles se rencontrent dans un endroit et n'existent point dans un autre. Il est encore à remarquer que certaines circonstances peuvent venir, dans une localité, modifier les affections existantes, même les faire disparaître ou en amener d'autres. Ainsi l'assèchement de plusieurs petits lacs et marais existant autrefois à Edinbourg, en a fait disparaître complètement la fièvre intermittente, laquelle y était fréquente anciennement. Par contre, depuis vingt ans, la fièvre typhoïde qu'on n'y rencontrait point, est devenue très commune.

La distribution géographique des maladies est un sujet à peine encore effleuré au point de vue médical; cependant les travaux de M. Keith Johnson, de cette ville, ont déjà fait beaucoup, pour appeler sur ce sujet l'attention des savants.

Les vastes possessions de l'empire britannique nous ont familiarisés avec les effets funestes ou pernicieux produits sur les Européens, par la résidence dans certaines localités et plus spécialement au milieu des plaines marécageuses, situées à l'est et à l'ouest des Indes, sur les côtes et dans l'intérieur de l'Afrique tropicale, dans les régions plus tempérées de l'Australie, au milieu des longs hivers et du froid excessif du nord de l'Amérique. L'esprit d'entreprise, tant public que privé, a fait organiser un grand nombre d'expéditions exploratrices dans toutes les parties du monde, ce qui nous a fait connaître les conditions de climat les plus opposées et les milieux les plus divers que l'homme puisse imaginer.

Cependant, lorsque dans un cas donné on se pose la question de savoir dans quels parages il convient d'envoyer un malade, afin de le sauver ou de prolonger ses jours, il faut avouer qu'on se trouve souvent embarrassé vis à vis des renseignements les plus contradictoires et partant les plus erronés. Lorsque dans les contrées lointaines, la santé vient à périlcliter par suite de l'excès habituel de la chaleur, on se trouvera bien de recommander pour un temps le retour au pays natal. Quand, dans les terres basses ou les marais empestés, la Malaria donne la fièvre, il faut dépêcher les malades vers des plaines plus salubres ou bien vers la haute mer. Enfin, quand dans notre pays il est question d'envoyer un phthisique sous un autre climat, afin de lui éviter les changements de température

et les vents froids de notre hiver, c'est naturellement vers un pays où, durant cette partie de l'année, la température est égale et chaude qu'il faudra l'envoyer. Au reste, je m'arrêterai sur ce sujet, quand il sera question du traitement général de la phthisie, auquel je renvoie le lecteur, ainsi qu'aux nombreux ouvrages écrits sur la climatologie.

Ventilation. — Une ventilation convenable des appartements et particulièrement des chambres où couchent les malades, est un point de la plus haute importance dans un traitement. Rien n'est plus pernicieux que cette idée généralement reçue que les toux et les refroidissements, les maux de gorge et, que sais-je, une foule d'autres maladies exigent absolument d'entasser le malade sous des couvertures, dans des appartements hermétiquement clos et, par surcroît de précautions, dans un lit où il étouffe sous les rideaux. Une oxygénation parfaite du sang, par l'air pur introduit dans les poumons, est nécessaire, non-seulement aux personnes bien portantes, mais est surtout indispensable à celles qui sont malades. Considérant que la plupart des gens passent un tiers de leur existence dans leur lit, on conçoit de quelle importance il est de respirer un air pur durant ces longues heures. Cependant, que de fois ne voit-on point des familles faire les plus grands sacrifices, afin de se procurer les avantages d'un air frais, en allant passer à la campagne quelques mois ou au moins quelques semaines chaque année; mais dans l'entretemps, ces gens semblent ne pas se douter qu'il y ait le moindre inconvénient à s'entasser trois ou quatre personnes dans une petite chambre à coucher. Ils ont de l'air frais le jour, cela est vrai, mais ils ne s'inquiètent plus qu'il le soit la nuit. Il est un fait remarquable, signalé la première fois par le Dr McCormack, de Belfast, c'est le soulagement qu'éprouvent les sujets atteints de bronchite chronique et même les phthisiques, en dormant dans une chambre dont la fenêtre reste toute la nuit un peu ouverte à la partie supérieure. Sous ce rapport, j'ai pu me convaincre de la supériorité, comme moyen de ventilation, du système de fenêtre à guillotine, tel qu'il est usité en Angleterre, sur celui qui est employé sur le continent, où les fenêtres s'ouvrent de haut en bas par deux battants. Entre temps, en donnant de l'air il faut avoir le plus grand soin d'éviter les courants, surtout ces courants violents qui règnent presque toujours dans les hôtels à l'étranger, dans ces longs corridors, avec des portes justement en face des fenêtres. Quoi qu'il reste encore beaucoup à faire, nonobstant les travaux d'Arnott et d'autres, en vue d'un système parfait de ventilation, dans les maisons en Angleterre, il faut reconnaître qu'elles sont plus confortables avec leurs fenêtres à glissoires, qui permettent de renouveler l'air avec moins de risque pour les personnes délicates, qu'avec tout ce qui existe ailleurs. En Italie, où le climat est si beau, les maisons ne sont que trop souvent insupportables.

Chaud et froid. — La différence de température dépend essentiellement du climat. Je me bornerai ici à considérer les effets thérapeutiques du

chaud et du froid, appliqués localement. Ils agissent de trois manières différentes : 1° En stimulant ou en retardant la croissance ; 2° en allégeant la douleur et 3° à titre de stimulant nerveux ou de sédatif. Une température élevée, surtout si elle est combinée avec l'humidité, est éminemment favorable, comme tout le monde sait, à la croissance organique, aussi bien dans le règne végétal que dans le règne animal. J'expliquai de la sorte, il y a déjà bien des années (*Treatise on Inflammation*) comment les cataplasmes chauds favorisent la suppuration, ou, si l'on veut, la croissance des cellules de pus. Au contraire, le froid ou l'abaissement de température est opposé à toute croissance et agit comme astringent. C'est pourquoi on l'applique immédiatement à la suite des coups ou des blessures, afin de restreindre l'action inflammatoire, d'arrêter l'exsudation et ses effets subséquents. Le soulagement immédiat, produit par l'application d'eau froide sur l'œil, quand un grain de poussière ou de sable est venu l'irriter, fournit un excellent exemple de l'action thérapeutique du froid.

L'influence du froid et du chaud comme moyen de diminuer la douleur est difficile à expliquer. En effet, pourquoi dans tel cas réussit-on à la calmer en abaissant la température, tandis que dans tel autre à peu près identique il faut au contraire l'élever ? Certaines céphalalgies et douleurs nerveuses, cèdent du premier coup à l'action du froid. Je ne connais rien qui procure tant de bien-être et de soulagement, dans les cas de typhus s'accompagnant de céphalalgie, que de faire couler un filet d'eau froide sur la tête du malade. Dans d'autres cas, en apparence semblables, le malade préfère l'eau chaude. Je fus appelé un soir, près d'une dame mariée qui, durant la journée, avait senti plusieurs frissons ; je lui trouvai de la chaleur à la peau, de la fréquence dans le pouls, la langue chargée, un mal de tête violent, en un mot, tout le cortège des symptômes de la fièvre. Afin de soulager la céphalalgie devenue intolérable, je versai un peu d'eau froide sur la tête, mais j'eus la désagréable surprise de n'en obtenir aucun effet. Immédiatement, je remplaçai l'eau froide par de l'eau chaude, et la douleur disparut comme par enchantement. Cela me fit supposer que, malgré les apparences, ce cas pouvait bien n'être pas une simple fièvre, bien qu'en ce moment je ne pusse obtenir de la malade, aucun renseignement qui m'autorisât à le conclure positivement. Une semaine après, cette dame avorta ; elle ne s'était pas doutée jusque là qu'elle fut enceinte. Sur ce point donc, je ne saurais indiquer aucune autre règle pratique que celle d'essayer le chaud si le froid échoue. Quoiqu'il en soit, ce sont là deux moyens palliatifs des plus puissants, à opposer à la douleur locale.

Le chaud aussi bien que le froid appliqués sur la peau, sont susceptibles d'agir comme stimulants ou comme sédatifs. Ainsi le cautère actuel a une action contre-irritante, tandis que l'exposition d'une partie quelconque des téguments à une température élevée y occasionne de la rougeur et de la congestion. De cette manière, la chaleur excite les fonctions des orga-

nes, et favorise les pertes de sang ; c'est le cas pour la menstruation et à la suite de l'emploi des sangsues. D'autre part, l'application subite du froid est un des plus puissants moyens d'exciter des actions réflexes. L'eau froide, jetée brusquement au visage ou sur la poitrine, provoque une inspiration et fait revenir de la syncope ou de l'asphyxie. L'action lente et prolongée de ces mêmes agents est au contraire sédatif ; de là cette somnolence ressentie durant les chaleurs ou en face d'un bon feu ; l'effet engourdissant du froid n'est pas moins connu. Le Dr James Arnott a très judicieusement recommandé la congélation locale, au moyen de mélanges réfrigérants, dans le but d'amener l'insensibilité pour les opérations chirurgicales. Ce moyen n'expose pas aux dangers des inhalations des vapeurs narcotiques.

Vêtement. — Les médecins n'ont que trop souvent l'occasion d'observer combien l'insuffisance et la mauvaise forme des vêtements entraînent de suites fâcheuses. Ils savent les bons effets auxquels on arrive souvent par le porter d'un vêtement plus protecteur. Le peu de souci de tant de femmes jeunes et délicates de se couvrir d'un bon châle ou d'un manteau, à la sortie d'un bal ou d'une soirée, fait qu'on ne saurait trop appeler l'attention sur l'importance de ces précautions. Un plastron de flanelle recouvrant la poitrine, dans la bronchite, ou les épaules dans le rhumatisme, aident puissamment à amener et même à faire disparaître ces affections. Une autre sorte de vêtement, ou plutôt de moyen protecteur extra, consiste dans les *respirateurs*, instruments que l'on peut remplacer par un châle ou une écharpe tenue au devant de la bouche, afin de se garantir du vent ou du froid glacial. C'est là un très bon moyen de se préserver des attaques de toux. Une dernière précaution préventive, c'est de se garder contre le refroidissement des extrémités inférieures, lorsque l'on va en voiture ou bien que l'on monte à cheval.

Bains. — Dès les temps les plus reculés, les bains furent considérés comme bienfaisants pour la santé. C'est d'ailleurs un moyen de propreté éminemment utile au fonctionnement régulier de la peau. Depuis peu d'années, l'attention s'est portée sur eux plus que jamais ; ils ont été érigés en un système spécial de traitement connu sous le nom d'hydrothérapie, méthode qui ne prétendrait à rien moins qu'à s'appliquer à presque toutes les maladies. Ce système comprend, néanmoins, des règles hygiéniques, l'exercice et même des médicaments au besoin, de sorte que ses bons effets sont souvent le résultat d'une série de conditions parfaitement étrangères à la signification première de la méthode. La peau n'est point une membrane destinée à l'absorption, comme le prouve l'expérience. En effet, si l'on pèse le corps après une longue immersion dans l'eau, c'est à peine si l'on trouve une augmentation de poids appréciable. Même à l'aide de frictions, les médicaments dissous dans de la graisse ou dans de l'huile ne pénètrent qu'en petite quantité. Une constante application d'eau